Document généré le 25 avr. 2024 15:38

**Lettres québécoises**
La revue de l'actualité littéraire

# Du théâtre comme « art total »

## Robert Lévesque, *La liberté de blâmer. Carnets et dialogues sur le théâtre*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1997, 198 p.

Michel Gaulin

Numéro 88, hiver 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39296ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (1997). Compte rendu de [Du théâtre comme « art total » / Robert Lévesque, *La liberté de blâmer. Carnets et dialogues sur le théâtre*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1997, 198 p.] *Lettres québécoises*, (88), 53–54.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Robert Lévesque, *La liberté de blâmer. Carnets et dialogues sur le théâtre*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1997, 198 p., 22,50 $.

# Du théâtre comme « art total »

Un livre-bilan qui met puissamment en lumière la vocation de subversion du théâtre, tout en débouchant sur la question plus vaste de la culture tout court.

CARNET
Michel Gaulin

EN 1996, ROBERT LÉVESQUE mettait fin à une carrière de quinze ans comme critique dramatique au *Devoir*, quinze années mouvementées au cours desquelles il n'avait laissé personne indifférent, depuis ses lecteurs fidèles jusqu'aux gens de théâtre dont il était devenu la bête noire par excellence. À l'automne de la même année, Lévesque livrait à la chaîne culturelle FM de Radio-Canada ses « maximes et réflexions » sur le théâtre (pour reprendre la belle formule de Bossuet), sous la forme de quinze carnets hebdomadaires que complétait chaque fois un dialogue avec l'animateur Stéphane Lépine, en l'occurrence un excellent faire-valoir. Ce sont ces textes qui sont regroupés ici, remédiant ainsi d'heureuse façon aux aléas de l'« écoute flottante » de la radio et nous donnant un livre bien équilibré qui fait office tout à la fois d'une rétrospective du théâtre québécois au cours des trente dernières années, d'une réflexion sur l'esthétique même du théâtre et d'une exploration plus personnelle de ce qui a sans cesse nourri le travail de l'auteur.

## Exigence et rigueur

Quand, en 1981, Robert Lévesque fait le saut du statut de spectateur ébloui à celui de critique, le théâtre québécois en est à une époque charnière de son évolution. L'étoile de Michel Tremblay, dont le joual des *Belles-sœurs*, en 1968, avait été, de l'avis de Lévesque, « un acte terroriste » (p. 45) qui allait forcer le théâtre à sortir des sentiers battus, de la complaisance et de la mièvrerie qui le caractérisaient jusqu'alors, cette étoile, donc, commence à pâlir et le nouveau théâtre québécois se cherche déjà un second souffle. Second souffle qu'il trouvera (sans pour autant rompre avec les grandes voix qui le précèdent, celles de Gauvreau, de Tremblay et de Ducharme) dans la fresque de Jean-Pierre Ronfard, *Vie et mort du roi boiteux*, qui marque en quelque sorte le coup d'envoi d'une explosion créatrice à peu près sans précédent au Québec. Qu'on pense tout ensemble, en effet, aux Chaurette, Michel-Marc Bouchard, René-Daniel Dubois, aux Lepage, Maheu, Marleau, sans oublier la panoplie de scénographes et de comédiens dont ces auteurs et metteurs en scène ont su mettre au jour et cultiver le talent.

En fait, Robert Lévesque présente le théâtre comme la forme d'art la plus dynamique au Québec, à l'heure actuelle, celle qui, la première et presque la seule à ce jour, a su procéder à sa nécessaire « déquébécisation » ou à sa « décolonisation » (p. 25). Ce faisant, le théâtre québécois a renoué puissamment avec la vocation de subversion qui a toujours été celle du théâtre et qui consiste à projeter le spectateur dans un monde autre, à le surprendre et à l'inquiéter en suscitant en lui des interrogations fondamentales qui, semant le doute et provoquant le vertige, l'entraînent « dans les provinces des marges et du délire » (p. 31).

Lévesque envisage, d'autre part, le théâtre comme un « art total » où ne prime plus tellement le texte que la *lecture* qu'en fait le metteur en scène dont la fonction, jadis anonyme, est devenue primordiale, et dont la grammaire est celle du corps, la langue celle du geste, la géographie celle de l'espace scénique et l'esthétique celle du silence (cf. p. 64). C'est sans doute ce qui explique qu'aux images de Robert Lepage, belles mais qu'il soupçonne de dissimuler une absence de propos, Lévesque préférera le travail d'un Gilles Maheu, dont le théâtre, caractérisé justement par une absence de « texte », *écrit* néanmoins « dans l'espace pour qu'on le lise dans l'espace » (p. 65). De même, Denis Marleau est à ses yeux l'un de ces metteurs en scène qui « écrivent leur spectacle » (p. 76), produisant

> *un théâtre signé, unique, stupéfiant* [...] *une minutieuse fête des acteurs, dans une rigoureuse foire des paroles* [...] *un cirque théâtral hautement spirituel et jubilatoire* (p. 79).

Tel est le théâtre avec lequel Lévesque se retrouve le mieux en communion d'esprit et de cœur.

Au sein de ses enthousiasmes, Lévesque n'en oublie pas pour autant l'avenir. Sans cesse propulsé vers les sommets par l'exigence, le théâtre ne peut se permettre de se figer dans la complaisance, et le critique n'est pas sans s'inquiéter de la sclérose qui guette la scène québécoise à travers son institutionnalisation grandissante, la « fidélisation » de ses publics et la hantise toujours croissante du compte en banque, « tous risques de déviance bien repoussés » (p. 117). Et autant décorateurs, costumiers et éclairagistes ont pu faire des merveilles sous la conduite de quelques metteurs en scène de génie, la scénographie montréalaise,

en cette fin de siècle, dans un milieu théâtral qui reste petit et limité en regard, par exemple, du théâtre européen, cette scénographie tend de plus en plus à l'uniformisation et à l'indifférenciation entre les troupes. Celles-ci devront avoir le courage de revenir à ce que Jean-Pierre Ronfard, décidément l'un des héros de Lévesque, appelle « l'impureté congénitale du théâtre » (p. 120). Mais l'auront-elles ? Grande question à laquelle seul l'avenir apportera une réponse.

## Une passion

À n'en pas douter, Lévesque a la passion inconditionnelle du théâtre, cette passion qui consiste à savoir « ce que c'est que d'aimer et éventuellement souffrir au théâtre » (p. 141). Enclenchée à onze ans, dans une modeste salle du Séminaire de Rimouski, cette passion ne l'a jamais quitté et elle inspire et guide visiblement son écriture à travers tout ce livre. Lévesque est comme ces amateurs de vin qui ont encore sur la langue, vingt ans après, le velouté de tel vin bu pour accompagner tel mets et c'est se faire injustice à lui-même que d'affirmer comme il le fait que son écriture n'est que « l'écriture d'un critique [une] écriture journaliste » (p. 162). On n'aura, pour s'en convaincre, qu'à lire le texte du quatorzième carnet, « La nuit transfigurée », où est évoquée l'expérience de la création de la version complète du *Soulier de satin* de Claudel par Antoine Vitez, en 1987, au long de toute une nuit, dans la cour d'honneur du vieux palais des Papes, à Avignon, « nuit de plénitude de la parole sous le mistral demeuré intimidé » (p. 168).

Lévesque n'a pas non plus la langue dans sa poche et ses préférences, comme ses aversions et ses antipathies, ont toujours été fortement marquées, ainsi que l'on n'a pas hésité à le lui reprocher au cours des années. C'est sans doute cette liberté d'esprit et de parole, cette « liberté de blâmer », qui lui fait trouver des accents « crémaziens » (comment, en effet, ne pas penser à la « société d'épiciers » du correspondant de l'abbé Casgrain ?) pour dénoncer la « politique de boutiquier » (p. 133) de l'État québécois dans la façon dont il « gère » (justement) la culture, plutôt que de la mettre au premier rang des préoccupations de l'État. De même, Lévesque tient des propos sévères sur la détérioration coupable du système d'éducation québécois depuis la mise sur pied des cégeps.

Ce n'est pas, en effet, le moindre mérite de ce livre que de déboucher sur une question plus vaste que celle de son sujet apparent, c'est-à-dire celle de la culture. Car, tout instinctif qu'il soit à certains moments, l'amour que porte Robert Lévesque au théâtre est fondé d'abord et avant tout sur une vaste culture, cette culture qui, peut-être plus que toute autre chose, a le plus agacé ses détracteurs. Or, c'est cette culture, justement, qui fait de lui, bien plus qu'un simple chroniqueur de théâtre, un véritable commentateur sur les questions de culture, le théâtre étant après tout l'une des plus hautes manifestations du bagage spirituel d'une société.

Pour toutes ces raisons, son livre, éminemment personnel, est sans doute à classer parmi les meilleurs crus de la cuvée de 1997 au Québec.


# Lire
## Pour faire durer l'instant

***Un mariage à trois***
Alain CAVENNE
160 pages, 18,95 $

« [...] un roman fort bien articulé, écrit avec beaucoup de tact et sans longueur aucune [...] une belle surprise. »
Tristan Malavoy-Racine, *Voir*

***Ballade sous la pluie***
Pierre YERGEAU
153 pages, 17,95 $

« Des dialogues bien tournés, imagés. Des personnages plus vrais que nature, suants, sales et puants. Une histoire qui lentement captive. »
Raymond Bertin, *Voir*

***Trotski***
Matt COHEN
219 pages, 24,95 $

Des personnages complexes, confrontés à leurs insuffisances et à la désillusion. Neuf nouvelles parfaitement ficelées, qui révèlent une grande maîtrise d'écriture.

***Regards et dérives***
Réal OUELLET
149 pages, 17,95 $
Avec pour toile de fond le fleuve, ses rives et ses îles, *Regards et dérives* explore les diverses facettes de la relation amoureuse et de l'acte même d'écriture.

***L'assassiné de l'intérieur***
Jean-Jacques PELLETIER
190 pages, 19,95 $

Qu'arrive-t-il quand les désirs refoulés outrepassent les limites du corps généralement admises ?

***Venir en ce lieu***
Roland BOURNEUF
207 pages, 24,95 $

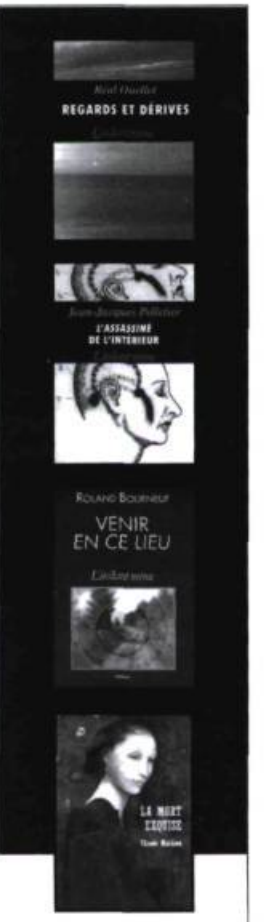
« [...] une œuvre qui s'apprivoise petit à petit, qui se gravit patiemment comme une montagne sauvage. Qui s'absorbe lentement. Comme un paysage inattendu, justement. »

Robert Saletti, *Le Devoir*

***La mort exquise***
Claude MATHIEU
112 pages, 9,95 $ RÉÉDITION POCHE

« Il y a un univers de signes admirablement cohérent à découvrir dans ce recueil. »

Marie-Claude Fortin, *Voir*




*L'instant même*
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS